ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Philippe Dazet-Brun

Le 16 mars 2015

Discours de bienvenue de Mgr André Dupleix, Président de l'Académie de Béarn

Monsieur le Doyen et cher ami,

Comme vous pouvez vous en douter, c'est avec beaucoup de plaisir et non sans émotion que j'ai l'honneur de vous accueillir au sein de notre illustre Académie de Béarn. Certes, nous sommes tous les deux mainteneurs de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, mais le Béarn... Tout de même le Béarn... Nous pouvons être fiers d'appartenir à cette terre, à cette culture, à cette histoire... Comment oublier que lorsque nous pénétrons dans la cour d'honneur du Capitole de Toulouse et pour peu que nous levions les yeux, nous apercevons le buste d'Henry IV, comme si le bon roi Henry nous rappelait qu'il ne se contentait pas de la Navarre et pouvait éventuellement avoir quelque regard protecteur sur l'Occitanie.

En vous accueillant, notre Académie reçoit non seulement un authentique béarnais, mais aussi un historien confirmé, un universitaire de talent, et c'est indissociable de ces qualités précédentes, un homme de forte et profonde conviction humaine et spirituelle. Cela je l'avais déjà mesuré lorsque, à l'occasion d'une première rencontre en notre chère et commune ville de Pau - j'étais à l'époque nouveau recteur de l'Institut catholique - vous ne cachiez pas votre désir de poursuivre votre carrière, votre enseignement et vos recherches dans le cadre de l'Enseignement catholique supérieur. C'est d'ailleurs grâce à vous que nous nous avons pu sauvegarder la Faculté libre des Lettres, ouvrir un Institut Universitaire

de Langue et de Civilisation Française et permis un certain nombre d'initiatives sur lesquelles je reviendrai dans un instant.

Mais je ne tarderai plus maintenant - et c'est de bonne tradition - à parler plus en détail des raisons qui ont pu conduire nos académiciens à vous élire dans leurs rangs. Je vous propose donc de traiter de votre parcours et vos choix jusqu'à ce jour et ensuite de votre œuvre et de vos titres.

Votre parcours et vos choix

Vous êtes né à Bordeaux le 31 décembre 1965. Marié le 18 septembre 1999 à Isabelle Serralta, père de Guillaume et Grégoire nés le 3 mai 2002. Ecole primaire à l'établissement Léon Say à Pau - ce fut notre école commune -, puis Ecole et collège Saint-Joseph à Jurançon tenus par les Frères des écoles chrétiennes. Vous reconnaissez combien cette formation lasallienne vous a marqué : formation chrétienne, sociale et républicaine. Vous y avez appris, entre autres, dès le CM2 - Il faut le faire- *Le Chant du départ* et *Le Chant des partisans*. Vous devez sûrement à ces chers frères, comme on aimait les appeler, votre sensibilisation au catholicisme social. Collège et lycée à l'Immaculée Conception de Pau - encore un lieu qui nous est commun - dans la filière Lettres-Maths. DEUG, Licence, Maîtrise et DEA d'Histoire à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour. Vous y avez reçu l'enseignement de maîtres éminents qui n'ont cessé d'être des exemples scientifiques et qui comptent parmi les meilleurs historiens : Pierre et Suzanne Tucoo-Chala et Christian Desplat. Ces « maîtres » auraient pu vous conduire vers l'étude de l'époque moderne (XVIIe - XVIIIe siècles), mais, à l'heure des choix, vous avez préféré l'époque contemporaine (XIXe - XXe).

En 1995 vous avez brillamment passé en Sorbonne votre thèse de Doctorat sur l'homme politique palois Auguste Champetier de Ribes. Dirigée par le professeur Jean-Marie Mayeur, elle obtint la mention très honorable et les félicitations du Jury à l'unanimité. J'y étais présent et ce que j'y ai entendu m'a immédiatement convaincu de la nécessité d'accélérer la perspective de notre collaboration.

Ce fut chose acquise quelques mois plus tard. Nous vous avons effet nommé maître de conférences en histoire contemporaine - vous serez professeur en 1998 - et vous avez été élu, peu de temps après - en raison des besoins universitaires et de la réorganisation que je souhaitais personnellement - doyen de la Faculté libre des Lettres de l'Institut catholique de Toulouse. Vous étiez probablement, à trente ans, l'un des plus jeunes doyens de France et vous occuperez cette charge pendant trois mandats successifs de 1995 à 2004. Un détail pittoresque que je ne résiste pas à citer ici : Lors de négociations amicales et non moins rigoureuses avec le président de l'Université du Mirail de l'époque, notre ami et collègue Georges Mailhos, en vue de la création du deug, celui-ci me dit spontanément après vous avoir rencontré : « Monsieur le Recteur, vous avez de bien jeunes doyens... » non sans ajouter dans la foulée : « mais il me semble qu'ils ont du caractère ! »

Pendant ces neuf années de décanat, vous avez, cher ami, beaucoup et bien œuvré - et je pense que ce n'est pas terminé - au service de

l'Enseignement supérieur. Avec une compétence à toute épreuve, une autorité et des qualités relationnelles et humaines que je ne puis oublier, en particulier lors du soutien sans faille, amical et éclairé, que vous m'avez accordé en des temps plus difficiles, que connaissent inévitablement un jour ou l'autre tous ceux qui sont en responsabilité institutionnelle. Vous avez mis en place une licence d'histoire, une licence de Lettres modernes et une licence de langues étrangères appliquées et un cycle de conférences d'Histoire. Vous avez développé des cours de langues par l'introduction de l'italien, de l'arabe classique et dialectal, du japonais, du chinois, du persan... Vous avez contribué à la création et assuré la direction de l'Institut universitaire de langue et cultures françaises, L'IULCF, qui reçoit plus de 600 étudiants par an. Vous avez organisé colloques et journées d'études.

Président pendant cinq années de la Commission d'Attribution des Bourses et Aides, vous avez contribué au fait que cette structure assure, en toute indépendance et impartialité, un rôle social fondamental au sein de notre université, et ceci en lien avec les Amis de l'Institut qui finançaient, pour partie, cette « œuvre » dont beaucoup d'étudiants ont profité. Et comment pourrai-je oublier ici la création, en 1995, du Cercle de poésie de la Faculté libre des Lettres de l'Institut catholique de Toulouse. Ce Cercle - initiative originale à laquelle nous tenions - décerne, depuis 1998, un prix de poésie, le Prix Paul-Jean Toulet, à des lycéens des établissements catholiques des Académies de Bordeaux, Montpellier et Toulouse.

Ancien vice-président de l'Association universitaire des facultés et des instituts de l'Enseignement supérieur catholique de France (AUFIESCA), vous avez aussi dirigé jusqu'à son arrêt, en 1999, *La Chronique,* revue trimestrielle à caractère scientifique de l'Institut Catholique de Toulouse. Membre du Centre de Recherches Mentalités et croyances modernes et contemporaines de l'Université de Montpellier III Paul Valéry de 2002 à 2008, vous êtes, depuis 2008, membre du Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences Humaines et Sociales de cette même Université.

Ces diverses responsabilités administratives n'ont jamais, à ce jour, empêché votre travail de recherche, au carrefour du catholicisme social et de l'adhésion aux principes républicains (la démocratie chrétienne, en particulier). Ce choix répondait à la volonté non seulement de mieux comprendre les raisons pour lesquelles des catholiques ont rompu avec un certain conservatisme social, mais aussi de mieux saisir les nuances des prises de position (politiques, sociales, ecclésiales et doctrinales) du catholicisme.

C'est donc plutôt la biographie qui retenait votre attention d'historien, parmi bien sûr d'autres objets de recherches que vous ne manquerez pas d'honorer. Pourquoi la biographie ? Elle répond, m'avez-vous dit, à une conviction profonde appuyée sur ce que l'on peut appeler la primauté de l'Humain. L'Histoire est-elle la résultante de tendances lourdes (économiques, mentales...) inscrites dans la longue durée ou résulte-t-elle de l'action de quelques hommes ? La question, qui a notablement divisé la communauté des historiens, est aujourd'hui apaisée, car les tenants de la responsabilité humaine dans le cours de l'histoire ont bien compris que les

êtres humains sont aussi le fruit de leur temps, lui-même héritier du passé. Mais nous savons combien l'action humaine est souvent déterminante, surtout dans les moments de crise. Quelques exemples pourraient nous en convaincre : la révolution bolchevique aurait-elle pu avoir lieu sans Lénine ? Le cours de la seconde phase de la Guerre de Cent Ans aurait-il été celui que nous connaissons si Orléans n'avait pas été sauvée par Jeanne d'Arc ? La romanisation de la Gaule aurait-elle été ce qu'elle fut si Vercingétorix avait choisi une autre tactique que celle qui l'enferma à Alésia ? Quel aurait été le sort de l'Europe si, en 1940, la direction du gouvernement de la Grande-Bretagne avait été confié à Lord Halifax, et non à Winston Churchill ? Et vous permettrez que j'ajoute : qu'aurait- été l'action politique d'Henry IV sans son enracinement culturel ou la présence de Sully à ses côtés ?

Voilà pourquoi vous vous êtes plus souvent intéressé aux hommes qu'aux faits, aux mentalités, aux coutumes, aux mœurs, aux milieux et aux classes. Outre la mise en lumière des principales étapes d'un destin, la biographie offre à l'historien la possibilité d'insérer cette vie dans son temps et montrer en quoi elle est reflet ou antithèse de son époque ; mais la biographie permet aussi d'explorer les ressorts d'une pensée et d'une action (ici, la sociologie, la psychologie, la géopolitique, etc. viennent à l'aide de l'historien). La biographie est enfin le moyen de rendre témoignage d'un temps au nôtre afin de mieux l'enseigner à ceux qui seraient oublieux de cette époque.

Votre intérêt s'est donc porté sur des personnes et sur leur existence. Je noterai bien sûr le bordelais François Mauriac, le palois Auguste Champetier de Ribes, Edmond Michelet, Marc Sangnier, Jean-Paul II, Léon XIII, mais aussi le paradoxal et non moins attachant Talley rand, Aliénor d'Aquitaine ou Richard III. Vous n'avez toutefois jamais sous-estimé les éléments contextuels dans lesquels s'inséraient certaines de ces personnalités. Cela par des études sur les relations entre l'Église et l'État en France aux XIXe et au XXe siècle, sur le catholicisme social, sur la démocratie chrétienne, sur la diplomatie de la France à la veille de la Seconde Guerre mondiale, sur la France de Vichy ou sur le gaullisme.

Vos titres et vos œuvres

Vous êtes chevalier des Palmes académiques et membre de l'Association régionale Toulouse-Midi-Pyrénées des anciens auditeurs de l'IHEDN, l'Institut des Hautes Études de Défense nationale. La sensibilisation de l'IHEDN à la défense globale (qui est certes militaire mais aussi économique et culturelle) vous a toujours paru fondamentale, plus encore en période de mondialisation. Membre du Comité d'honneur de la Société des Amis de José Cabanis, vous êtes également membre de la Société internationale des études mauriaciennes. Participant à ce titre à différents colloques, vous collaborez actuellement à deux projets : *Un Dictionnaire Mauriac* et la mise en ligne de l'édition critique des écrits journalistiques de Mauriac. Vous êtes également membre de la Société d'histoire religieuse de la France et de l'Association Française d'Histoire Religieuse Contemporaine.

Vous avez déjà beaucoup écrit ces quinze dernières années. Outre de nombreuses conférences sur les auteurs et personnalités qui orientent

votre recherche, des chroniques dans différents journaux et des émissions de radio, vous avez participé à différents colloques et organisé plusieurs d'entre eux. Parmi une bonne quinzaine, je retiendrai d'abord, en 2002, en raison de notre complicité universitaire et ecclésiale pour sa réalisation suivie d'un livre d'actes, celui, organisé par vous, sur «Le cardinal Eugène Tisserant (1884-1972), une grande figure de l'Eglise de France», avec le double concours de la Faculté libre des Lettres et la Faculté de Théologie de l'Institut catholique de Toulouse. Il y avait déjà eu 1999, et dans les mêmes conditions, «Théologie, littérature et spiritualité». Vous avez aussi participé, entre autres, en 1996, au colloque sur « L'enseignement catholique en Béarn du XVIIIe au XXe siècle », organisé par la Direction diocésaine de l'Enseignement catholique des Pyrénées-Atlantiques, en 2000 ce fut «Christianisme et politique dans le Tarn sous la troisième République», en 2002 «Lacordaire et quelques autres... Religion et politique», en 2005 «La séparation de l'Église catholique et de l'État en France, d'une guerre à l'autre », en 2007 « Regards croisés père-fils : Mauriac et les autres... », en 2008 « L'héritage en question(s) », avec l'Unité de Recherche en Lettres, Histoire et Arts de l'Institut Catholique.

Quant à vos publications je retiendrai bien évidemment votre thèse, publiée en 2008, *Auguste Champetier de Rïbes (1882-1947), Un catholique social en République,* ainsi qu'une trentaine d'articles parmi lesquels «Chateaubriand : portraitiste de Talleyrand», «Proust et Mauriac à la recherche du temps perdu», «François Mauriac entre Action Française et démocratie chrétienne», «Le projet de pacte d'entente entre la France et le Saint-Siège (1939-1940, « Eugène Tisserant et l'Académie française », « La séparation de l'Église et de l'État en France, d'une guerre à l'autre (1919-1940) », « MRP et RPF sous le regard croisé de François et Claude Mauriac (1944-1953) ». Vous collaborez à deux projets : Un Dictionnaire Mauriac qui devrait paraître cette année, et l'Annotation d'une quarantaine d'articles de François Mauriac (1937-1938) et notices (projet de la *British Academy)* mis en ligne en 2010-2011. Ceci en continuation du projet porté par le Centre François-Mauriac de l'Université Michel Montaigne Bordeaux III.

Mais je ne saurais conclure cette liste déjà impressionnante sans dire un mot sur vos qualités artistiques - peut-être moins connues mais pourtant réelles - de poète, de dessinateur et de peintre. Je puis vous dire, pour avoir lu et vu plusieurs de vos œuvres, que vous avez un réel talent et que d'ici quelque temps, si vous continuez sur cette voie, une exposition joignant peintures et textes ne serait pas de trop... Je ne puis m'empêcher ici, pour illustrer ce propos, de lire l'un de vos poèmes :

Étoiles d'enfant
Sur de vastes étendues.
Dans les traces de l'être,
Le défi renouvelé
Assume l'inépuisable récurrence.
Gestes innombrables,
Instinctifs,
Inscrits.
Tel un fragment de l'éternel Dans l'éphémère.

Voilà bien des raisons, Monsieur le Doyen et cher ami, de nous réjouir de votre entrée en notre Académie de Béarn.

****

Discours de remerciements de Monsieur Philippe Dazet-Brun, nouvel académicien

Monsieur le Président, Messeigneurs,

Mesdames, Messieurs de l'Académie,

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Pour un historien, même contemporanéiste - c'est- à-dire de l'espèce la plus inquiétante, qui explore un passé dont les passions ne sont pas encore refroidies - être appelé à siéger dans une Académie revient à entrer dans une continuité qui fait justement le matériau de ses délices archivistiques. C'est dire qu'on le place d'emblée dans une posture inhabituelle. Il n'est plus spectateur, voire metteur en scène, de l'Histoire ; il en devient acteur par le fait qu'il intègre, à travers une telle institution, le fil des âges pour apporter, à sa façon, une contribution respectueuse de la tradition.

J'en accepte l'audace, suivant ainsi l'exemple de mes collègues historiens qui eurent, avant moi, le privilège d'être accueillis parmi vous.

Mon remerciement, croyez-le, est sincère. D'abord parce que je mesure l'honneur que vous me faites. Ensuite parce que votre Académie est « de Béarn », de cette « perle » dont parle Paul Vidal de la Blache ; « perle » qui, selon lui, « avait échappé au naufrage où sombra dès le XIIIe siècle la civilisation du reste du Midi »[1] . Cette Académie est surtout d'un territoire qui se confond, pour moi, avec un temps : le temps de l'enfance et des années de formation universitaire et professionnelle. Elle est de cette terre matricielle qui a engendré un espace intime qui, ou bien, se teinte de mélancolie chaque fois que j'entends le *Beth ceü de Pau* être chanté sous un autre ciel que béarnais, ou bien s'anime dans une sorte de renaissance quand, à l'approche des Pyrénées, se détache, de la sombre masse, notre Pic du Midi d'Ossau. Elle est enfin ce lieu où je rejoins des amis et ceux à qui je dois en grande part ce que je suis devenu. En

m'accueillant parmi vous, vous ne pouviez mieux combler un homme élevé dans la vénération de ses maîtres.

François Mauriac a écrit dans *Un Adolescent d'autrefois* : « C'est la foi que les autres mettent en nous qui nous indique notre route. »[2] Je vous sais gré, Mesdames et Messieurs de l'Académie, d'avoir eu foi en moi. Vous m'avez, par là même, sans doute rappelé que ma route

1- Paul VIDAL DE LA BLACHE, Tableau de la géographie de la France, Vermillon, p. 513.

2- Paul VIDAL DE LA BLACHE, Tableau de la géographie de la France, Vermillon, p. 513.

allait vers le Béarn. Rassurez-vous, je ne l'ai jamais oublié. Soyez même surs que je prendrai ma part dans la vie et le rayonnement de votre Compagnie. Mais, surtout, vous m'avez donné une joie dont je ne saurais jamais vous dire l'intensité.

Vous avez voulu m'installer au cinquième fauteuil, celui dont le premier titulaire fut l'abbé Bremond. Vous ne pouviez me faire plus grand honneur et plus grande joie. J'ai une affection particulière pour cet historien du sentiment religieux qui a tant souffert de l'incompréhension d'une partie de l'Église et dont l'éloge funèbre fut prononcé, ici à Pau, par mon cher Auguste Champetier de Ribes. Je ne saurais, non plus, ne pas mentionner mon immédiate devancière, Madame Lucienne Couet-Lannes dont les travaux sur le bâti religieux en Béarn restent inégalés. Autant dire que vous ne pouviez mieux attribuer un fauteuil à un historien de l'implication des chrétiens dans la Cité.

Chance que n'eut pas Pierre Emmanuel quand il entra à l'Académie française, succédant au maréchal Juin. Il déclara, alors qu'on le recevait sous la Coupole : « Pour faire l'éloge d'un grand homme de guerre, vous auriez pu désigner un historien : vous avez élu un poète. »

J'aimerais, sans trop m'attarder, placer mon entrée parmi vous, sous les cieux du Parnasse dans l'hommage que Clio doit à son aînée Calliope. Il me faudra, en quelques mots, redire - forcément par l'histoire - combien la voix de Pierre Emmanuel trouve un écho dans notre temps et comment une institution culturelle peut s'en emplir pour s'en inspirer.

Alain Bosquet a écrit de Pierre Emmanuel qu'il fut « le plus puissant poète de sa génération » . Son œuvre, par sa densité et sa force, lui confèrent en effet ce statut que seul, sans doute, René Char peut lui contester.

Il faut dire qu'il plaçait dans la poésie plus que des mots. Il y mettait l'Homme. « Défendre l'homme, c'est défendre les mots dont il se sert » , écrivait-il. Or pour atteindre l'Homme dans son universalité, Emmanuel - prenant une tonalité rimbaldienne - pensait que la parole poétique devait engager le poète dans sa totalité. Elle était donc vécue avant d'être écrite pour être d'une nature autre.

Au début de son œuvre, Pierre Emmanuel assimile l'expérience du poète à une descente aux enfers dont il croit qu'il sortira éclairé sur ce qu'il est. Mais, dans les premiers grands thèmes emmanuéliens, c'est Orphée - et son échec - qui s'impose et non le Christ au tombeau promis à la résurrection. Il faut attendre bien des années pour que la figure de Jacob se révèle à Pierre Emmanuel telle une issue. Jacob s'enfonce dans la Nuit ; il lutte contre Celui dont il sait qu'il le sauvera. Jacob sort de l'épreuve en étant un autre. Il est Israël.

« Si l'Amour donne un nouveau nom à qui il aime

C'est pour montrer qu'il est le seul maître du sens

Il change s'il le veut le blasphème en baptême

En son pire ennemi c'est un fils qu'il entend. »

Pour Pierre Emmanuel, la poésie véritable - pas ce qu'il nomme la « poésie d'orfèvre » - naît d'une forme d'épreuve contre ce qui nous dépasse en nous-mêmes. La poésie naît de cette lutte ou ne naît pas. Elle naît d'un silence primordial où tout se joue et d'où tout se crée. Elle est donc ce cri arraché d'un chaos intérieur qui peut être joie ou bien souffrance. Voici ce qu'il écrit de cette dernière : « La souffrance, mais surmontée, intégrée dans la parole créatrice, est inséparable de l'acte de vivre. Ne parle que celui qui reçoit la mort, et se refuse d'en mourir : ou non pas lui, mais le divin qui l'habite. » À ce prix, la poésie est, selon Pierre Emmanuel, « transsubstantiation du bruit devenant voix » . Mais il étend cette conception de la création à l'ensemble des arts. A ses yeux, cette « expérience profonde » est « le fondement de tout art véritable » . Ici, c'est le créateur et le citoyen tout à la fois qui parlent. Les arts - la culture au sens large - doivent, selon lui, trouver leur source dans cette disposition à devenir puis à être ce qui se crée ou ce qui a été créé.

Voilà pourquoi ce qu'il nomme les « mots-clés de la culture » ne sont pas « éducation, connaissance, divertissement » - c'est-à-dire des « activités » - mais « contemplation, silence, joie » - c'est-à-dire des « états de l'âme » . Il faut bien, en effet, cette ouverture à l'autre et à soi-même, cette acceptation, voire cet abandon, pour être conduit vers des horizons qui sont au-delà du connu. Il s'agit, comme l'écrit Pierre Emmanuel, de « porter l'homme à sa frontière. [...] Mais, continue-t-il, une fois l'homme parvenu à sa frontière, la culture qui l'y a mené se tait. Elle n'est ni la Pâque de l'esprit, ni le substitut de cette vie intérieure qu'elle peut aider à découvrir... »

Cette conviction culturelle amena Pierre Emmanuel à être sévère à l'endroit de l'institution scolaire. « L'école, écrivait-il en 1980, qui n'est souvent guère plus qu'une machine à orienter et à sélectionner, est devenue un non-lieu éducatif, et culturel du même coup. » Il raconta qu'un jour, visitant une école primaire, et alors qu'on le présentait aux enfants en tant que poète, les élèves lui auraient dit : « Un poète ! Vous êtes vraiment un poète ? Nous, on croyait que tous les poètes étaient morts ! »

Initiatrice du mouvement qui conduit l'homme à son questionnement, au seuil donc de son propre mystère, la culture est alors « l'anti-Babel » - autre grand thème emmanuélien. Pour le poète, Babel est la figure du totalitarisme. C'est la cité qui forge une « âme collective » et anéantit les hommes dans une tâche essentielle et commune. On voit bien que Babel est le miroir de toutes les sortes de « massification » .

Impliqué à divers titres dans la vie culturelle de la seconde moitié du XXe siècle, Pierre Emmanuel proposa des réformes concrètes dans un texte paru en 1980 et intitulé *Culture, noblesse du monde.* Si certaines propositions peuvent paraître datées, certaines autres sont toujours très actuelles. Elles demeurent par leur pertinence et par le souffle qui les inspire. Ce souffle est la vérité d'un homme qui dit à la fois son expérience de créateur et sa conviction que toute institution culturelle, comme tout

artiste, doit participer de cette plongée de l'homme en lui-même. Et si la frontière dont nous parle Pierre Emmanuel n'était déjà qu'émerveillement... Quel gain nous aurions obtenu ! Pierre Emmanuel, pour sa part, y avait trouvé Dieu.

Pierre Emmanuel est né le 3 mai 1916, à quelques kilomètres d'ici. Il est mort le 22 septembre 1984. Entre deux anniversaires - le 30e de sa disparition et le centième de sa naissance - il me fallait - ne fût-ce qu'en ce moment plein de joie et de profonde gratitude - vous rappeler simplement qu' « Aucune parole grande ne se meurt » .